

# LA VÉRITÉ

No. 2. — Juin 1941

Adresser toute la correspondance pour la rédaction et l'administration à :  
Dale Edwards, P. O. Box 173, Station D. New York.

A la différence de la Deuxième et de la Troisième Internationales, la Quatrième Internationale ne bâtit pas sa politique sur les chances militaires des gouvernements capitalistes, mais sur la transformation de la guerre impérialiste en guerre civile, sur le renversement des classes dominantes de tous les pays, sur la révolution socialiste internationale.

(Manifeste de la Quatrième Internationale sur la guerre)

## PERSPECTIVES EUROPEENNES

Avec la Crète, Hitler a occupé le dernier morceau d'Europe entre les îles britanniques et l'U.R.S.S. Les quelques rares neutres de l'Europe ne subsistent qu'autant qu'ils entrent dans le jeu de l'impérialisme allemand. Les opérations militaires passent maintenant sur d'autres continents, en Asie mineure et en Afrique.

### L'Europe sous la botte nazie

Durant la première guerre impérialiste mondiale, les troupes allemandes occupèrent à l'ouest la Belgique et le sixième du territoire français, outre maints pays de l'Europe centrale et des Balkans. Mais l'existence d'un front et ses déplacements incessants donnaient aux conquêtes allemandes un caractère précaire. Une grande partie de la population civile avait été évacuée. Il n'existait guère de production industrielle ou agricole dans les pays envahis.

L'effondrement militaire de la France a créé dans la seconde guerre impérialiste une situation sensiblement différente. L'Europe n'a maintenant plus de front terrestre. La lutte se déroule dans l'air, sur mer ou sur d'autres continents. Le règne de Hitler s'étend maintenant, plus ou moins directement, sur plus de deux cents millions de non-Allemands. L'oppression commune, en dépit de différences profondes, fait que les relations à l'intérieur des classes et entre les classes suivent, dans les divers pays occupés, des lignes parallèles.

Dans tous les pays envahis Hitler trouva en arrivant des partis fascistes à l'image du sien. C'était là un des traits les plus clairs de la décomposition de la "démocratie" bourgeoise. Lors de son avance, le militarisme allemand sut magistralement utiliser ces groupes pour ses fins militaires et politiques. Après une année de domination hitlérienne sur l'Europe, l'évolution de ces différents fascismes nationaux est un élément important dans la détermination de nos perspectives futures. C'est en Norvège que l'état-major allemand reçut l'aide la plus active et la plus immédiate de la "cinquième colonne". Après l'invasion, c'est le seul pays où le parti fasciste se trouvât directement placé au pouvoir. C'est aussi, sans doute, le pays où la domination allemande a rencontré le plus de difficultés. Récemment, Himmler, le chef de la Gestapo, trouva que le parti de Quisling, par son impopularité croissante, était loin d'être un instrument assez souple de la domination allemande et réduisit ses pouvoirs. Dans tous les pays envahis on peut observer le même processus : stagnation et désagrégation des groupes fascistes nationaux. Le parti fasciste pro-allemand des Sudètes se décompose. Les hommes qui en Bohême avaient salué l'arrivée de Hitler se tiennent maintenant à l'écart de tout ce qui est allemand. Au Danemark le parti national-socialiste s'est scindé en une multitude de cliques qui se disputent les faveurs des autorités allemandes. En Hollande le parti fasciste de Mussert est stagnant et ne reçoit pas grand crédit de la part des envahisseurs. Les intellectuels flamands en qui Hitler avait mis ses espoirs l'ont déçu. En France, Doriot a rassemblé derrière lui quelques anciens chefs stalinistes, mais son parti ne progresse guère. La Roumanie offre un des exemples les plus frappants. Il y existait depuis des années un puissant parti pro-nazi, les Gardes de fer, farouchement anti-anglais. L'entrée des troupes allemandes dans le pays, mi-allié, mi-vaïcu, fut immédiatement suivie de la désintégration violente du parti fasciste. L'aîné la plus radicale publia un manifeste qui proclamait que seule la victoire de l'Angleterre pouvait libérer la Roumanie. Le parti fut écrasé dans le sang. Le gouvernement actuel du général Antonescu ne s'appuie pas sur un fascisme local, mais n'est qu'un bonapartisme soutenu par l'armée allemande.

Ce sont là des signes de courants à l'intérieur de la petite bourgeoisie, à la ville et à la campagne. Naturellement, dans tous les pays envahis Hitler a trouvé des hom-

mes pour faire sa besogne. En arrivant, les généraux allemands ont requisitionné un certain nombre de cerveaux, de veaux, de porcs, de politiciens et de journalistes. Mais en tant que mouvements des masses, les divers fascismes nationaux sont voués à la décomposition. L'"ordre nouveau" de Hitler révèle chaque jour davantage ce qu'il est, c'est le vieux désordre capitaliste, avec l'oppression, la faim et la misère. La petite bourgeoisie se retourne de l'autre côté, le pendule change de sens. Ce phénomène, très important et encore dans ses premiers stades, crée des conditions favorables à l'effondrement de l'impérialisme allemand, mais en lui-même ne mènera à rien, si n'intervient pas l'action ouvrière.

La grande bourgeoisie, dans l'ensemble, suit un mouvement contraire à celui de la petite bourgeoisie. Elle organise et systématise de plus en plus la "collaboration". Elle cherche à sauver tout ce qu'elle peut de ses profits et de ses privilèges. Elle saisit la moindre occasion de collaboration que Hitler veut bien lui offrir. Et celui-ci, avec la guerre qui se prolonge, doit utiliser de plus en plus les appareils de production des pays envahis. Les capitalistes de ces pays ne demandent qu'à s'entendre avec les généraux allemands pour alimenter la machine de guerre du Troisième Reich. Ils peuvent, naturellement, rêver de conditions meilleures, mais cela ne les empêche pas de tirer tout ce qu'ils peuvent de la situation présente. Quelle leçon pour les ouvriers dont les luttes furent toujours paralysées par la bourgeoisie et ses agents au nom de l'"intérêt national" !

L'exemple le plus typique de la conduite de la bourgeoisie est celui de la France. La bourgeoisie française, une des plus veules et des plus décrépites, a déjà profité de la défaite pour plonger le pays dans la réaction la plus sombre, afin de trouver plus aisément une langue commune avec le vainqueur. Elle se rattrape des humiliations reçues par des répressions contre son propre peuple. En face de l'Allemagne, elle ne cherche qu'à se faire pardonner son alliance avec l'Angleterre par une servilité toujours plus abjecte, afin de sauver ce qu'elle peut de son droit à l'exploitation des travailleurs français et des peuples coloniaux. La collaboration s'est étendue aux terrains économique, politique et militaire. L'industrie française travaille en grande partie pour la machine de guerre allemande. Les hommes de Vichy misent maintenant sur la victoire de l'Allemagne et la défaite de leur ancienne alliée. Cette politique de d'ailleurs fait reposer le bonapartisme de Pétain sur un point d'appui nouveau, la marine française. La soudaineté de la débâcle militaire avait laissé la marine intacte, en force et en prestige. Bien plus que l'armée, elle avait maintenu sa cohésion et sa stabilité, ce qui explique la montée au pouvoir de l'amiral Darlan. En outre, la flotte française était un des atouts les plus précieux dans les mains des hommes de Vichy. Aidons l'Allemagne avec notre marine, dont elle a besoin, — pensa Darlan, — et nous pouvons sauver quelque chose de la position de la France en Europe. L'animosité traditionnelle des officiers de marine contre l'Angleterre facilitait le jeu. Tout cela a contribué à donner au régime de Pétain une coloration particulière et à en faire, en quelque sorte, un "bonapartisme naval".

La bourgeoisie française offre seulement l'exemple le plus net de ce à quoi tendent les sommets bourgeois dans les divers pays occupés. En face de pareille servilité, les nazis rêvent déjà d'"unifier" l'Europe et de l'opposer, en tant que continent, au reste du monde, pour atteindre leurs objectifs impérialistes. Le nazisme a réussi (les chefs social-démocrates et stalinistes l'y ont pas mal aidé !) à rassembler l'Allemagne autour de l'idée nationale pour des fins impérialistes. Peut-on croire que Hitler réussira à briser l'opposition intérieure dans les pays conquis, comme il a successivement vaincu en Allemagne l'aile radicale de son propre parti, puis les sommets de la Reichswehr, ensuite

les diverses oppositions religieuses ? A cette question on peut répondre catégoriquement : non ! En Allemagne Hitler fut servi par le sentiment national. Dans tous les pays de l'Europe, ce sentiment se retourne maintenant contre lui avec une force décuplée. La bourgeoisie, lors de sa montée historique, sut former les grandes nations modernes et faire disparaître tous les particularismes provinciaux, mais elle ne put réaliser cela que parce que son règne signifiait aussi un formidable essor économique, une énorme accumulation de richesses nouvelles. Même vainqueur, Hitler ne peut apporter aux peuples que stagnation et misère. En face de pareille réalité doivent disparaître tous les rêves d'unifier le continent. Le nationalisme impérialiste des nazis exacerbe, et exacerbera toujours plus, les nationalismes écrasés qui l'entourent. Imaginer un règne stable de l'impérialisme allemand sur une Europe unifiée, même en cas de victoire militaire, est une chimère.

### Caractère de la future révolution européenne

Que la lutte s'ouvre en Allemagne ou ailleurs, les coups décisifs contre Hitler ne peuvent venir que des ouvriers. Au premier jour de la révolte, ce sont eux qui formeront l'avant-garde la plus résolue. Dès la toute première étape de l'effondrement du système nazi, ils créeront leurs instruments de lutte, des comités d'action, première forme des soviets. La bourgeoisie nationale n'hésitera pas à collaborer avec les nazis pour chercher à rétablir l'"ordre". La petite bourgeoisie sera ce qu'elle est dans toutes les révolutions modernes, une force d'appoint. Elle apportera, sans doute, un soutien particulièrement chaleureux aux ouvriers, au moins dans la première période. Mais elle est foncièrement incapable d'assurer la direction de la lutte ou même de partager cette direction, sur pied d'égalité, avec le prolétariat. Pour venir à bout de Hitler, il faut les rangs ouvriers. Ce qui est à l'ordre du jour en Europe, c'est la révolution prolétarienne. Tous les espoirs d'une "révolte nationale", spéciale où la petite bourgeoisie et le prolétariat se partageraient la direction sont vains. Le sont encore plus ceux d'une lutte victorieuse de la petite bourgeoisie "appuyée" par le prolétariat.

La suprématie ouvrière dans la lutte, l'apparition de soviets embryonnaires dès les tous premiers pas n'impliquent pas, naturellement, que la révolution prolétarienne sera achevée du jour au lendemain. Il s'ouvrira une période, plus ou moins longue, de dualité de pouvoir. Les soviets prendront conscience de leur force et de leur rôle, celui d'un nouveau gouvernement. Avant tout, il faudra du temps au parti révolutionnaire pour souder ses rangs et conquérir la majorité de la classe ouvrière avant d'en finir avec le régime bour-

### Libération nationale et révolution prolétarienne

Cette perspective stratégique générale ne résoud pas encore les problèmes tactiques posés par l'occupation nazie de l'Europe. Dans les divers pays, la bourgeoisie nationale ne pense qu'à mériter par sa servilité la bienveillance du vainqueur. Dans toutes les autres couches de la population, en face des rapines et des violences nazies, une haine farouche de l'oppressur grandit de mois en mois. Le parti révolutionnaire ne peut pas oublier, sous peine de suicide, ce fait fondamental qui domine maintenant la vie de toute l'Europe. Nous reconnaissons pleinement le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et sommes prêts à le défendre, comme un droit élémentaire de la démocratie. Cependant, cette reconnaissance ne change rien au fait que ce droit est foulé aux pieds par les deux camps dans la présente guerre, qu'il ne serait guère plus respecté en cas d'une "paix" impérialiste. Le capitalisme à l'agonie peut de moins en moins réaliser cette revendication de la démocratie. Seul le socialisme peut entièrement donner aux peuples le droit à l'in-

## FASCISME ET SOCIALISME

Les notes ci-dessous furent dictées par Léon Trotsky le 20 août 1940, quelques heures avant son assassinat, sans qu'il ait pu les compléter et en faire un article achevé.

En France ce n'est pas le fascisme au véritable sens du mot. Le régime du sénile maréchal Pétain représente une forme stérile de bonapartisme de l'époque du déclin impérialiste. Mais ce régime ne s'est trouvé possible qu'après que la longue radicalisation de la classe ouvrière française, qui aboutit à l'explosion révolutionnaire de juin 1936, n'eût pas trouvé d'issue révolutionnaire. La Deuxième et la Troisième Internationales, le charlatanisme réactionnaire du Front populaire trompèrent et démoralisèrent la classe ouvrière. Après cinq ans de propagande en faveur de l'union des démocraties et de la sécurité collective, après le passage inattendu de Staline dans le camp de Hitler, la classe ouvrière française se trouva prise à l'improviste. La guerre provoqua une effroyable désorientation et un défaitisme passif, plus exactement l'indifférence du désespoir. De ce concours de circonstances est sorti, premièrement, la catastrophe militaire sans précédent, puis le régime abject de Pétain.

Précisément parce que le régime de Pétain est un bonapartisme sénile, il ne renferme aucune stabilité et peut être renversé par une insurrection révolutionnaire des masses bien plus facilement qu'un régime fasciste.

Les stalinistes ne se trouveront-ils pas à la tête de la nouvelle mortée révolutionnaire et ne causeront-ils pas la perte de la révolution comme en Espagne, comme en Chine naguère ? On ne peut considérer une telle possibilité comme exclue, par exemple, en France. La première vague de la révolution élève souvent, plus exactement, toujours, les partis "de gauche" qui ne se sont pas compromis définitivement dans la période précédente et ont derrière eux une grande tradition politique. Ainsi, la révolution de Février éleva les menchéviks, les socialistes-révolutionnaires, qui la veille étaient adversaires de la révolution. Ainsi, la révolution allemande de novembre 1918 porta au pouvoir les socialistes-démocrates qui étaient les adversaires implacables de l'insurrection révolutionnaire.

L'acuité de la crise sociale vient de ce qu'avec la concentration actuelle des moyens de production, c'est-à-dire avec le monopole des trusts, la loi de la valeur et le marché ne sont plus capables de régler les relations économiques. L'intervention étatique devient une nécessité absolue. Dans la mesure où le prolétariat se trouve incapable au stade présent de conquérir le pouvoir, l'impérialisme entreprend de régler l'économie par ses méthodes ; le mécanisme politique, c'est le parti fasciste, devenu pouvoir étatique. Les forces productives se trouvent en contradiction irrécusable non seulement avec la propriété privée, mais aussi avec les frontières de l'état national. L'impérialisme est précisément l'expression de cette contradiction. Le capital impérialiste tente de résoudre cette contradiction par l'extension des frontières, l'annexion de nouveaux territoires, etc. L'état totalitaire, qui subordonne tous les aspects de la vie économique, politique et culturelle au capital financier, est l'instrument de la création d'un état supra-national, d'un empire impérialiste, qui domine sur les continents, qui domine sur le monde.

La question du changement de régime est posée par la seconde guerre d'une façon infiniment plus impérieuse, plus urgente que par la première. Il s'agit avant tout du régime politique. Les ouvriers savent que la démocratie fait faillite partout et que le fascisme les menace même dans les pays où il n'est pas encore. La bourgeoisie des pays démocratiques utilise naturellement cette crainte qu'ont les ouvriers du fascisme, mais d'autre part la faiblesse des démocraties, leur effondrement, leur transformation indolore en dictatures réactionnaires forcent les ouvriers à se poser le problème du pouvoir, les rend sensibles à ce problème.

Actuellement la réaction domine avec une force qu'elle n'a, sans doute, jamais eue dans l'histoire moderne de l'humanité. Mais ce serait une erreur impardonnable de voir seulement la réaction. Le processus historique est contradictoire. Sous le couvert de la réaction officielle se produisent de profonds changements dans les masses qui accumulent de l'expérience et s'ouvrent à de nouvelles perspectives politiques. La vieille tradition conservatrice de l'état démocratique, qui était encore si puissante à l'époque de l'autre guerre impérialiste, n'existe maintenant que comme une survivance extrêmement instable. Les ouvriers européens avaient à la veille de la guerre passée des partis puissants par le nombre de leurs membres. Mais à l'ordre du

(la fin ci-contre)

dépendance et mettre fin à toute oppression nationale. Parler du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et se taire sur le seul moyen de sa réalisation, c'est-à-dire la révolution prolétarienne, c'est répéter une phrase creuse, c'est semer des illusions, c'est tromper les travailleurs. La paix de Versailles avait donné naissance à un certain nombre de nouveaux états indépendants. Ils ne furent, en réalité, que des satellites des grandes puissances impérialistes victorieuses. A l'exploitation de leur prolétariat, ils ajoutèrent l'oppression de minorités nationales (Slovaques en Tchécoslovaquie, Ukrainiens et Blancs-Russiens en Pologne, Croates en Yougoslavie, etc.). Nul doute qu'une paix impérialiste, quel que soit le camp vainqueur, réaliserait le droit des nations à l'indépendance sous une forme encore plus caricaturale. Le parti révolutionnaire ne peut manquer, dans l'Europe actuelle, de soutenir les manifestations de résistance nationale à l'oppression nazie, mais sa participation active dans la lutte ne signifie nullement qu'il doit laisser vivre des illusions quant à la réalité de demain et renforcer les tendances chauvines.

C'est une erreur particulièrement grave que de s'imaginer que la lutte contre l'oppression nationale crée des conditions spéciales où le prolétariat doit abandonner ses objectifs propres et se confondre avec la petite bourgeoisie (parfois aussi la grande) dans l'unité de la "nation". La libération nationale n'est nullement une "spécialité" de la petite bourgeoisie. Au contraire, celle-ci ne peut apporter que des solutions utopiques (pacifisme, Sociétés des Nations améliorée, etc.). Si le prolétariat prend, dans ses mains des tâches d'émancipation nationale (comme il doit maintenant le faire dans bien des pays d'Europe), c'est pour les résoudre par ses méthodes propres, les seules capables d'assurer le succès, et intégrer la résistance nationale dans sa perspective générale de subversion totale de la société.

L'oppression nationale des peuples de l'Europe donne au régime de l'impérialisme allemand un caractère éminemment instable. Mais en même temps elle forme un écran devant les tâches fondamentales de notre époque : la transformation socialiste de l'Europe, seule capable d'en finir avec l'oppression nationale. Ce double caractère conditionne l'action des marxistes. Ils doivent appuyer toute résistance nationale, en tant qu'elle représente une lutte réelle, mais ils peuvent et doivent le faire sans mêler une phraséologie chauvine à leur propagande, sans faire naître d'illusions quant à la réalisation de l'indépendance nationale, sans jamais perdre de vue les objectifs généraux de leur lutte. En outre, bornée à un seul pays, la lutte est sans espoir. La tâche du parti révolutionnaire n'est pas de renfermer la lutte contre l'impérialisme allemand dans d'étroites limites nationales, mais de l'intégrer dans la résistance de tous les peuples de l'Europe à la servitude commune. Cette servitude, Hitler y a aussi plongé les ouvriers allemands. Les marxistes doivent avoir des mots d'ordre qui tendent sans cesse à étendre l'arène de la lutte, à la généraliser, à la répandre à travers toute l'Europe, y compris l'Allemagne, et non à la limiter, à la scinder, à la cloisonner sous différents drapeaux nationaux. Leur cri de ralliement, c'est : A bas le régime nazi ! Vivent les Etats-Unis soviétiques d'Europe !

Les masses de l'Europe ont à mener leur combat dans des conditions terriblement difficiles et brusquement changées. Pendant des années les réformistes et leurs amis se sont moqués des trotskistes qui voulaient transplanter en Europe occidentale les méthodes du bolchévisme russe. Quelle leçon amère ils ont reçue ! La Russie tsariste apparaît maintenant, sinon comme le paradis, du moins comme le purgatoire, en face de l'enfer qu'est devenue l'Europe. La famine plane sur le continent qui naguère conduisait le monde. Des ouvriers arrêtent leur travail pour réclamer des rations de nourriture plus abondantes. C'est là une nouvelle forme de la lutte pour les saïaires dans l'Europe dégradée. Les manifestations de ménagères affamées ne peuvent que se multiplier. Au milieu de la misère et de l'oppression, toute lutte "économique" prend immédiatement un caractère politique. La tâche des marxistes n'est pas d'imposer aux masses telle ou telle forme de lutte qu'ils pourraient "préférer", mais en réalité d'approfondir, d'étendre et de systématiser toutes les manifestations de résistance, et d'apporter l'esprit d'organisation et leur ouvrir une large perspective.

### Petite bourgeoisie et prolétariat

L'oppression nationale a fait entrer dans l'arène politique de larges couches de la petite bourgeoisie. Laisse à elle-même, elle est bien puissante d'assurer le renversement du régime nazi. Actuellement, dans sa grande majorité, elle se tourne du côté de l'impérialisme britannique. En France, ce mouvement appuie le général De Gaulle, lequel n'a pas d'autre programme que la lutte militaire contre l'Allemagne aux côtés de l'Angleterre. L'activité de ses partisans en

France, c'est avant tout l'espionnage en faveur de l'Angleterre et le recrutement de jeunes gens pour les forces françaises "libres". Le parti marxiste n'a rien de commun avec un tel programme et de telles méthodes. Pour nous le succès de la révolution ne dépend pas de la victoire ou de la défaite de tel ou tel camp impérialiste (quelle illusion !), mais de l'éducation révolutionnaire de lutteurs éprouvés, de la formation des cadres d'un parti intrinsèque. C'est là la tâche fondamentale. Les sympathies pour l'Angleterre qui se répandent maintenant dans les pays occupés sont la première forme élémentaire de résistance à l'oppression nazie (et aussi à la bourgeoisie nationale, en France). La tâche des marxistes n'est pas de s'adapter à ce sentiment (compètement stérile), mais de prévoir les autres formes ultérieures de résistance et de s'y préparer. La petite bourgeoisie apparaît sur la scène avec ses armées spécifiques. Des cas de terrorisme individuel se sont déjà produits dans toute l'Europe. En Pologne, en Norvège, en France, des partisans trop cyniques de l'entente avec Hitler ont été supprimés. Des assassinats d'officiers allemands n'ont pas manqué. Tout cela ne peut que se multiplier. Le parti révolutionnaire ne peut que répéter tous les arguments classiques du marxisme contre le terrorisme individuel, ils gardent encore maintenant toute leur valeur. Extrêmement symptomatique de l'état d'esprit des masses petites-bourgeoises, émergeant parfois par leur héroïsme, les attentats individuels ne peuvent conduire à rien, sinon au sacrifice de vies qui seraient d'un prix inestimable si elles trouvaient un meilleur emploi. Le devoir des marxistes, c'est de diriger le dévouement des partisans de la terreur dans la voie de la préparation de la lutte des masses. La lutte physique peut cependant, même maintenant, prendre d'autres formes que l'attentat individuel. En Norvège, par exemple, des bagarres entre des groupes de fascistes locaux et la population ne sont pas rares. Une situation analogue peut se produire ailleurs. En de pareils cas, les marxistes doivent avant tout organiser, systématiser toutes les formes spontanées de lutte, former des détachements de milice, lier leur activité à la population, etc.

Avec le terrorisme, le sabotage est aussi apparu dans l'Europe asservie et dégradée. Le sabotage n'est pas une arme spécifiquement prolétarienne, mais plutôt propre à la petite bourgeoisie. Tous les arguments marxistes concernant l'inefficacité du terrorisme individuel sont aussi valables pour ce qui est de la destruction de tel ou tel objectif militaire ou économique par un individu ou un petit groupe isolé. Cependant, certaines formes de sabotage peuvent se combiner avec la résistance de la population. Dans les usines, peuvent apparaître le ralentissement de la production ou l'aviilissement de la qualité quand l'oppression nazie se fait trop brutale. Le parti révolutionnaire ne peut manquer d'appuyer et d'élargir toute forme de lutte en tant qu'elle est intimement liée à la masse.

\* \* \*

Après bientôt deux ans de guerre, après des victoires sensationnelles, aucune perspective de solution n'apparaît sur le plan strictement militaire. Les généraux ne peuvent offrir à l'humanité que des théâtres de guerre toujours plus larges. Encore plus directement que dans l'autre guerre, c'est le facteur social qui décidera. C'est suivant cette ligne qu'il faut tracer notre perspective et c'est dans cette perspective qu'il faut aligner toutes nos tâches.

A travers toute l'Europe, le prolétariat est maintenant submergé par les eaux troubles du chauvinisme. Mais la solution socialiste, aujourd'hui si lointaine, obscurcie par les nationalismes de toutes couleurs, sera demain immédiatement à l'ordre du jour. Il faut expliquer patiemment aux ouvriers avancés les leçons d'hier, la situation d'aujourd'hui et les tâches de demain. Il faut rassembler les cadres du parti de la révolution. Mais cette préparation n'est possible et valable qu'en participant à toutes les formes de résistance des masses à la misère et à l'oppression, en travaillant à organiser cette résistance, à la coordonner, à l'élargir. C'est une tâche qui réclame les plus grands efforts. Mais ils en valent la peine, car demain ils porteront des fruits au centuple.

Marc Loris

Pour aider La Vérité :

— Envoyez votre obole : recueillez des souscriptions autour de vous.

— Utilisez tous les moyens possibles pour envoyer le journal et le faire circuler.

— Envoyez-nous toutes les informations que vous pouvez recevoir de France et d'Europe en général.

## CE QUE L'AVENIR PREPARE POUR HITLER

Les lignes qui suivent sont une page d'un manuscrit inachevé de Léon Trotsky, trouvé dans ses papiers après son assassinat par la G. P. O. et écrit en juillet ou août 1940.

Les soldats de Hitler sont des ouvriers et des paysans allemands. Après la trahison de la social-démocratie et de l'Internationale communiste, ces ouvriers et ces paysans ont en grand nombre succombé aux vapeurs délétères du chauvinisme, à la suite de victoires militaires sans précédent. Mais la réalité des rapports de classes est plus forte que l'intoxication chauvine.

Les armées d'occupation doivent vivre en contact direct avec les peuples vaincus ; ils doivent observer la misère et le désespoir des masses travailleuses ; ils doivent observer aussi leurs tentatives de résistance et de protestation, d'abord timides, puis de plus en plus ouvertes et hardies.

D'autre part, la caste militaire et bureaucratique allemande, après une série de victoires et de brigandages en Europe, se sentira toujours plus au-dessus du peuple, s'enorgueillira de plus en plus de son pouvoir et de ses privilèges et se démoralisera comme toute caste de parvenus.

Les soldats allemands, c'est-à-dire les ouvriers et les paysans, auront dans la majorité des cas bien plus de sympathie pour les peuples vaincus que pour leur propre caste dirigeante. La nécessité d'intervenir à chaque instant pour "pacifier" et pour opprimer désagrégera rapidement les armées d'occupation, les infectant d'esprit révolutionnaire.

Jour il y avait les réformes, les conquêtes partielles et nullement la prise du pouvoir. La classe ouvrière américaine n'a pas encore, même maintenant, de parti de masses. Mais la situation objective et l'expérience accumulée par les ouvriers américains peut mettre à très brève échéance la question de la conquête du pouvoir à l'ordre du jour. C'est cette perspective qu'il faut placer à la base de notre agitation. Il ne s'agit pas seulement de notre opposition au militarisme totalitaire, ni de notre refus de défendre la société bourgeoise, mais de la préparation immédiate à la conquête du pouvoir et à la défense de la patrie prolétarienne.

La majorité des philistins de la nouvelle école fondent leur attaque contre le marxisme sur le fait que, contrairement au pronostic de Marx, au lieu du socialisme, c'est le fascisme qui est venu. Rien ne peut être plus borné et plus vulgaire que cette critique. Marx montra et démontra qu'à un certain niveau du capitalisme la seule issue pour la société résidait dans la socialisation des moyens de production, c'est-à-dire dans le socialisme. Il montra aussi que par suite de la structure de classe de la société seul le prolétariat pouvait résoudre cette tâche en livrant une lutte révolutionnaire implacable à la bourgeoisie. Il montra ensuite que le prolétariat avait besoin d'un parti révolutionnaire pour remplir cette tâche. Marx et, avec lui et après lui, Engels, puis Lénine menèrent une lutte implacable contre les éléments qui, dans les partis prolétariens, faisaient obstacle à la solution de la tâche historique révolutionnaire. L'intransigeance de la lutte de Marx, d'Engels et de Lénine contre l'opportunisme d'une part, l'anarchisme de l'autre, montre qu'ils ne sous-estimaient nullement ce danger. En quoi consistait ce danger ? En ce que l'opportunisme des sommets de la classe ouvrière, soumis à l'influence de la bourgeoisie, peut empêcher, retarder, compliquer, différer l'accomplissement de la tâche révolutionnaire du prolétariat. C'est précisément cet état de la société que nous observons actuellement. Le fascisme n'est nullement venu "au lieu" du socialisme. Le fascisme est la continuation du capitalisme, la tentative de perpétuer son existence à l'aide des mesures les plus féroces et les plus monstrueuses.

Le capitalisme a eu la possibilité de recourir au fascisme uniquement parce que le prolétariat n'a pas accompli à temps la révolution socialiste. Le prolétariat fut paralysé dans l'accomplissement de sa tâche par les partis opportunistes. La seule chose qu'on puisse dire, c'est que sur le chemin de son développement révolutionnaire le prolétariat a rencontré plus d'obstacles, plus de difficultés, plus d'étapes que n'en avaient prévu les fondateurs du socialisme scientifique. Le fascisme et la série des guerres impérialistes sont une terrible école par laquelle le prolétariat doit passer pour s'affranchir de traditions et des préjugés petit-bourgeois, se débarrasser des partis opportunistes, démocratiques, aventuristes, forger et éduquer une avant-garde révolutionnaire et se préparer ainsi à résoudre la tâche hors de laquelle il n'y a ni ne peut y avoir de salut pour le développement de l'humanité.

## COMMENT C'EST ARRIVE

Mardi 20. août 1940, sept heures du matin. "Je sais, ce matin, au moins, je me sens tout à fait bien, il y a longtemps que je n'ai pas été comme cela... hier soir j'ai pris toute dose de somnifère. J'ai remarqué que cela m'était au bien." — "Oui, je ne souviens, nous l'avions déjà noté en Norvège, quand tu venais, encore plus souvent, un manque de forces. Surtout, ce n'est pas le somnifère qui te fait du bien, c'est le sommeil profond qui est un repos complet." — "Oui, c'est sûr."

En ouvrant le matin ou en fermant le soir les volets blindés de notre chambre, construits par nos amis après l'assaut de la maison le 24 mai, Lev Davidovitch disait parfois : "En bien, maintenant, il n'y a pas de siennes qui puissent nous atteindre." Au reveil, il disait souvent pour lui et pour moi : "Cette nuit, ils ne nous ont pas tués et vous n'êtes pas encore contents." Je me défendais comme je pouvais. Une fois, après ce "salut", il ajouta pensif : "Oui, Natacha, ils nous ont tué comme un sursis."

En 1928, quand on nous deporta à Alma-Ata, où nous ne savions rien de ce qui nous attendait, sur le chemin de la deportation, une fois nous paríamos toute la nuit, dans le compartiment du wagon. Nous ne pouvions pas dormir. Notre vie à Moscou dans les dernières semaines et surtout dans les derniers jours avait été si agitée, notre fatigue était telle, que l'excitation nerveuse ne pouvait encore disparaître. Je me rappelle que L. D. me dit alors : "C'est mieux (la deportation)... Mourir dans un lit au Kremlin, je suis contre."

Ce matin-là il était loin de toutes ces pensées. Un bon état physique lui donnait l'espoir ce jour-là de travailler "comme il faut". Après s'être rapidement lavé et habillé comme d'habitude, il sortit vivement dans le jardin pour donner à manger à ses lapins. Quand il ne se sentait pas bien, cette tâche était assez pénible pour lui, mais il ne pouvait pas y renoncer, car ces petites bêtes lui faisaient pitié. Le faire comme il le voulait et comme il en avait l'habitude, c'est-à-dire bien, c'était parfois difficile. En outre, il devait se ménager, il lui fallait économiser ses forces pour l'autre travail, à son bureau. Le soin des animaux, le nettoyage de leurs cages, etc., lui ôtraient d'une part repos et distraction, mais de l'autre le fatiguaient physiquement, ce qui, à son tour, se reflétait dans sa capacité globale de travail. Tout ce qu'il faisait, il le faisait avec entrain. Il ne connaissait pas la médiocrité, la lenteur ou l'inertie. Aussi rien ne le fatiguait autant que les conversations banales ou sans but. Avec quelle animation il recueillait des cactus pour les planter dans notre jardin ! Il s'y donnait tout entier ; il se mettait à travailler le premier et finissait le dernier ; aucun des jeunes amis qui l'accompagnaient dans ses excursions et travaillaient avec lui ne pouvait le suivre ; ils se fatiguaient bien plus vite et abandonnaient l'un après l'autre. Lui, il était inlassable. Souvent en l'observant, je m'émerveillais de ce miracle. Ou puisais-je cette énergie, cette force physique ? Ni le soleil, intolérablement ardent, ni les montées et les descentes, avec les épaules chargées de cactus lourds comme le fer, ne le décourageaient. Il était hypnotisé par le résultat du travail. Son repos, il le trouvait en changeant le caractère de son activité. Et c'est dans celle-ci qu'il trouvait un soulagement aux coups qui l'accablaient impitoyablement. Plus le coup était dur, plus passionnément il se plongeait dans le travail.

Pour des raisons de force majeure, les excursions, véritables récoltes de cactus, se faisaient de plus en plus rares. De temps à autre, fatigué et ennuyé de la monotonie de sa vie, L. D. me disait : "Cette semaine, il faut faire une excursion pour toute la journée, qu'en penses-tu ?" — "C'est-à-dire partir pour les travaux forcés", plaisantais-je, "pourquoi pas ?". "Le mieux serait de partir le plus tôt possible, peut-être à six heures du matin" — "Pourquoi pas, mais cela ne te fatiguera-t-il pas trop ?" — "Non, cela

me remet daplomb, et d'ailleurs je vous promets de garder la mesure."

L. D., d'ordinaire, nourrissait ses poules et ses lapins, qu'il se plaisait à observer, entre sept heures et quart et neuf heures du matin. Parfois, il abandonnait cette occupation pour dicter au dictophone telle ou telle indication, telle ou telle idée qui lui était venue. Ce matin-là, il travailla dans le jardin, sans s'interrompre. Après le déjeuner il me répéta une fois de plus que ce jour-là il se sentait fort bien et qu'il voulait se mettre à dicter un article sur l'introduction du service militaire obligatoire aux Etats-Unis. Et en effet, il commença à dicter.

A une heure de l'après-midi arriva Rigault, notre avocat dans l'affaire de l'attaque du 24 mai. Après cette visite, Lev Davidovitch vint me dire qu'il lui fallait, non sans regret, laisser de côté l'article commencé et reprendre un travail concernant le procès des agresseurs du 24 mai. Avec l'avocat, il avait décidé qu'il était nécessaire de répondre au journal "El Popular", car dans un barquet donné par la rédaction de celui-ci on avait accusé L. D. de diffamation. "C'est moi qui prendrai l'offensive et les accuserai d'impudente calomnie," dit-il d'un ton de défi. "Quel dommage que tu ne puisses écrire sur la conscription aux Etats-Unis !"

— "Oui, mais rien à faire. Il faut laisser cela de côté deux ou trois jours. J'ai déjà demandé qu'on mette sur mon bureau tous les matériaux que nous avons ici. Après le déjeuner je me mettrai à les examiner. Je me sens très bien", me répéta-t-il encore une fois.

Après sa courte sieste, je le vis assis à son bureau, couvert déjà de matériaux concernant "El Popular". Il se sentait toujours très bien, et cela me rendit plus allègre. Dans les derniers temps L. D. s'était plaint qu'une faiblesse générale le saisit de temps à autre. Il savait que c'était quelque chose de passager, mais la dernière fois qu'il l'avait ressentie, cela l'avait passablement inquiété. Maintenant, il nous semblait qu'une période de meilleure santé allait s'ouvrir. Il avait meilleure mine. De temps en temps j'en trouvais à peine, pour ne pas le déranger, la porte de sa chambre et je l'observais dans sa position accoutumée, penché sur son bureau, la plume à la main. Une ligne me venait à la mémoire : "Encore un dernier épisode, et ma chronique sera terminée." Ainsi parlait l'ancien moine Pimen, enregistrant les méfaits du tsar Boris, dans le drame de Pouchkine, "Boris Godounov". Le genre de vie de Lev Davidovitch était proche de celui d'un prisonnier ou d'un ermite, avec cette différence que dans sa solitude il n'enregistrait pas seulement les événements, mais luttait aussi, implacablement et passionnément, contre ses ennemis.

Durant cette brève journée, jusqu'à cinq heures de l'après-midi, L. D. dicta au dictophone plusieurs fragments de son futur article sur la conscription aux Etats-Unis et une cinquantaine de petites pages qui dénonçaient "El Popular", c'est-à-dire démasquaient les méfaits de Staline. C'était pour lui une journée d'équilibre mental et physique.

A cinq heures, comme d'habitude, nous primes le thé. A cinq heures vingt, cinq heures trente peut-être, je sortis sur le balcon et vis Lev Davidovitch dans le jardin, près d'une cage à lapins, ouverte. Il leur donnait à manger. Il y avait aussi un individu que je ne reconnus pas immédiatement, jusqu'à ce qu'il enlevât son chapeau et vint vers moi. C'était Jason. "Il est encore venu", pensai-je. "Pourquoi se met-il à venir si fréquemment ?" me demandai-je à moi-même.

"J'ai une soif épouvantable, je voudrais un verre d'eau", dit-il et me salua.

"Peut-être voulez-vous prendre une tasse de thé ?"

"Non, non j'ai déjeuné très tard et je sens le repas ici (et il indiqua sa gorge) ; cela m'étouffe".

Sa figure était d'un gris verdâtre et toute son apparence très nerveuse.

"Pourquoi avez-vous un chapeau et un imperméable ? (l'imperméable, il le portait sur le bras gauche, collé au corps). Il y a beaucoup de soleil".

"Mais, vous savez, cela ne durera pas ; il peut pleuvoir".

Je fus sur le point de lui répliquer : "Aujourd'hui, il ne pleuvra pas". Il se vantait toujours de ne porter ni chapeau ni manteau, même par les plus mauvais temps. Mais cela m'ennuyait et je changeai de sujet.

"Et comment va Sylvia ?"

Il ne parut pas me comprendre. Je l'avais troublé par mon autre question sur l'imperméable et le chapeau. Il était tout perdu dans ses pensées. Extrêmement nerveux, comme s'il s'éveillait d'un profond sommeil, il me répondit :

THE MILITANT  
Official weekly organ  
of the Socialist Workers Party  
116 University Place, New York.

THE FOURTH INTERNATIONAL  
116 University Place, New York.

UNSER WORT  
Da'e Edwards, Box 173, S.W. D. New York.

BULLETIN DE L'OPPOSITION  
(bolchéviks-léninistes)  
116 University Place, New York.

CLAVE  
Apartado postal 8942, Mexico.



„Sylvia... Sylvia... et reprenant son empire lui-même, il ajouta, négligemment : „Elle va toujours bien”.

Puis il se dirigea vers Lev Davidovitch, du côté des cages. En marchant, je lui demandai : „Et votre article, est-il prêt ?” „Oui, il est terminé.” „Tape à la machine ?” Il fit un geste embarrassé de sa main, tout en la maintenant contre lui pour serrer l'imperméable dans lequel étaient cousus, comme on le sut plus tard, un pistolet et un poignard et il me montra quelques feuilles écrites à la machine. „Tant mieux, ce n'est pas écrit à la main.” Lev Davidovitch n'aime pas les manuscrits indéchiffrables.

Deux jours auparavant, il était déjà venu avec un imperméable et un chapeau. Je ne l'avais pas vu, car, malheureusement, j'étais sortie. Mais Lev Davidovitch m'avait dit que Jacson était venu et qu'il avait été quelque peu étonné de sa conduite. L. D. parlait de cela comme s'il ne voulait pas y attacher trop d'importance, mais en même temps, notant divers détails, il ne pouvait laisser de me communiquer son impression. „Il a apporté le brouillon de son article, c'est des phrases, rien de plus.” „quelque chose de très confus. Je lui ai donné quelques indications. On verra.” Et il ajouta : „Hier il n'avait rien d'un Français, tout à coup il s'est assis sur mon bureau et il a gardé tout le temps son chapeau.” „Oui, c'est bizarre”, m'étonnai-je. „Il est toujours sans chapeau”... „Cette fois il avait un chapeau”, me répondit L. D. „sans s'arrêter là-dessus. Il continua la conversation. Mais je restai pensif, il me semblait que cette fois-ci L. D. avait vu en Jacson, quelque chose d'autre, mais n'avait pas encore tiré de conclusion, plus exactement ne se hâta pas de le faire. Cette brève conversation eut lieu la veille du crime.

Le chapeau sur la tête, l'imperméable au bras, s'asseyant sur le bureau... N'était-ce pas là une répétition ? Il l'avait fait pour être le lendemain plus sûr et plus précis dans ses mouvements.

Qui aurait pu alors deviner cela ? Qui aurait pu croire que le 20 août, un jour comme un autre, serait fatal ? Rien n'annonçait le destin. Le soleil resplendissait avec éclat depuis le matin, comme toujours ici. Les fleurs s'épanouissaient, l'herbe brillait comme si elle était laquée... Nous étions tous occupés et chacun à notre manière nous nous efforcions de rendre plus léger le travail de L. D. Plusieurs fois ce jour-là, il monta les escaliers de ce même balcon, entra dans cette même chambre et s'assit sur cette même chaise, à son bureau... Tout cela était alors si habituel, et cela apparaît maintenant si terrible et si tragique dans sa régularité même. Nul, nul d'entre nous, pas même L. D., ne sentait approcher la catastrophe... Et un aigle allait s'ouvrir... Au contraire, toute cette journée fut une des plus paisibles. Quand L. D. sortit dans le jardin à midi et que je le vis là-bas, la tête découverte sous le soleil ardent, je m'empressai de lui porter sa casquette blanche pour protéger sa tête du soleil impitoyable et brûlant, le protéger du soleil... mais il était déjà sous la menace d'une mort terrible. Nous ne sentions pas à cette heure-là qu'il était déjà condamné, nulle explosion de désespoir ne déchira notre cœur.

Je me souviens, lorsque nos amis avaient installé le système de signalisation dans la maison, le jardin et la cour et qu'on avait désigné les postes de garde, j'avais une fois attiré l'attention de L. D. sur la nécessité de placer quelqu'un près de sa fenêtre ; cela me semblait alors d'une nécessité évidente, mais il répéta qu'il faudrait alors augmenter le nombre des gardes, avoir au moins dix personnes et que cela ne correspondait ni aux moyens ni au matériel humain dont disposait notre organisation. Un garde près de la fenêtre n'aurait pas pu le sauver de Jacson. Cependant, l'absence de garde à cet endroit m'inquiétait. L. D. avait été très touché du cadeau que lui avait fait des amis de Los Angeles après l'attaque du 24 mai. C'était une veste de métal, semblable à une ancienne cote de mailles. J'avais dit une fois en la regardant qu'il serait bon d'avoir aussi quelque chose pour la tête. L. D. insistait que chaque camarade qui occupait le poste le plus responsable à un moment donné portât cette veste. Après l'échec que subirent nos ennemis dans l'attaque du 24 mai, nous savions fort bien que Staline ne s'arrêterait pas et nous nous préparions. Nous savions aussi que la G. P. Ou. emploierait une autre méthode. Nous n'excluons pas une attaque par une personne subornée par la G. P. Ou. Mais ni la cote de mailles ni le casque n'auraient pu la prévenir. On ne pouvait employer tous les jours ces moyens de protection, on ne pouvait réduire sa vie à rien d'autre qu'une perpétuelle défense, elle aurait alors perdu toute valeur.

Quand, avec Jacson, je m'approchai de

L. D. celui me dit en russe : „Tu sais, il attend que Sylvia vienne, ils s'en vont demain.” Il voulait m'indiquer par là qu'il conviendrait de les inviter, sinon à souper, du moins à prendre le thé. „Je ne savais pas que vous partiez demain et que vous attendiez Sylvia ici.” „Oui, oui, j'ai oublié de vous le dire.” „Quel dommage de ne pas l'avoir su, j'aurais pu en profiter pour envoyer quelque chose à New York.” „Je peux venir demain matin.” „Non, merci beaucoup, ce n'est pas très pratique, ni pour vous, ni pour moi.” Et, me tournant vers L. D. je lui expliquai en russe que j'avais offert du thé à Jacson, mais qu'il l'avait refusé, se plaignant de malaise, de soif épouvantable et qu'il avait demandé seulement un verre d'eau. L. D. le regarda attentivement et dit avec un léger reproche : „Vous êtes encore malade, vous avez très mauvaise mine, ce n'est pas bien.” Il y eut un silence. L. D. ne voulait pas laisser ses larmes, il ne tenait pas à examiner l'article. Pourtant, surmontant son ennui, il dit : „Alors, vous voulez me lire votre article ?” Il ferma sans se presser les portes des cages, retira ses gants de travail ; il prenait soin de ses mains, ou plutôt de ses doigts, car ils étaient sensibles à la moindre blessure, ce qui le gênait pour écrire. Pour sa plume comme pour ses doigts il avait toujours la plus grande attention. Il secoua sa blouse bleue et se dirigea vers la maison, lentement et silencieusement, avec moi et avec Jacson. Je les accompagnai jusqu'au seuil du bureau de L. D., la porte se ferma et j'entraï dans la pièce contigue.

Trois ou quatre minutes à peine s'écoulèrent, j'entendis un cri terrible, bouleversant, sans me rendre compte de qui il venait, je me précipitai. Entre la salle à manger et le balcon, au seuil du bureau, appuyé sur le chambranle, se tenait debout Lev Davidovitch, la face ensanglantée, le bleu des yeux se détachant clairement sans ses lunettes, les bras tombés... „Quoi ? Qu'est-ce que c'est ?” Je le serrai dans mes bras ; il ne répondit pas immédiatement. J'eus le temps d'imaginer qu'il était peut-être tombé quelque chose du plafond, car le toit était alors en réparation, mais pourquoi se trouvait-il donc à cet endroit... Il me dit alors calmement, sans révolte, sans indignation ni irritation : „Jacson.” Il le dit comme s'il avait voulu dire : „C'est fait”. Nous avançâmes de quelques pas et, avec mon aide, L. D. s'étendit sur le plancher.

Natacha, j'étais... C'était si inattendu, si grave, presque sévère que, toute secouée, je me penchai vers lui. „Oh, personne, personne, il ne faut laisser personne entrer chez toi sans être autorisé.” Et prudemment, plaçant un oreiller sous sa tête brisée, je mis de la glace sur la blessure et, avec du coton, j'essayai le sang de son visage... Il faut éloigner Siéva de tout cela”, dit-il avec peine, indistinctement, mais, me sembla-t-il, sans se rendre compte de la difficulté qu'il avait à parler. Siéva, c'était son petit-fils, un garçonnet qui vivait dans la maison. „Tu sais, là”, — et il indiqua des yeux la porte de sa chambre. — „Je sens que je compris ce qu'il voulait faire... Il voulait encore une fois... mais je l'empêchai”, dit-il d'une voix basse, calme, entrecoupée. „Mais je l'empêchai”. Ces mots faisaient entendre un note de satisfaction. A ce moment-là, Lev Davidovitch se mit à parler à Joe en anglais. Celui-ci se trouvait agenouillé, comme moi, de l'autre côté, en face de moi. Je fis tous mes efforts pour comprendre ses paroles, sans y parvenir. A cet instant, je vis Charles entrer, pâle, dans la chambre de L. D., un revolver à la main. „Que faire de celui-là”, demandai-je à L. D., „ils vont le tuer”. — „Non, il ne faut pas le tuer, on doit le forcer à parler”, me répondit L. D., prononçant toujours ses mots lentement et avec difficultés. Tout à coup nous entendîmes un gémissement plaintif. J'interrogeai L. D. du regard. D'un mouvement d'yeux à peine perceptible, il indiqua la porte de sa chambre et dit avec détachement : „C'est lui”. „Le médecin n'est-il pas encore arrivé ?” „Il sera bientôt ici ; Charles est allé le chercher en auto.”

Le médecin arriva, regarda la blessure et dit, ému, qu'elle n'était pas dangereuse. L. D. l'écouta tranquillement, presque avec indifférence, comme si l'on ne pouvait attendre une autre opinion d'un médecin en de telles circonstances. Mais s'adressant à Joe en anglais et indiquant son cœur, il dit : „Je sens ici... que c'est la fin ; cette fois-

ci, ils ont réussi”. A moi, il voulait m'épargner cela.

L'ambulance, dans le tumulte et l'agitation de la ville, dans la bousculade de la foule, dans la vive illumination nocturne, manœuvrait et avançait, avec le harcèlement ininterrompu des sirènes et les coups de sifflets des policiers en motocyclette. Et nous, nous transportions le blessé avec une douceur intolérable dans le cœur et une alarme sans cesse plus vive. Il avait conservé sa lucidité. Le bras gauche était étendu le long du corps paralysé ; le docteur me l'avait dit quand il l'avait examiné à la maison, dans la salle à manger. Le droit, il ne pouvait lui trouver de place et il le mouvait constamment en cercles, rencontrant le mien, comme s'il lui cherchait une position confortable. Il parlait avec de plus en plus de difficulté. Je lui demandai, me penchant tout près, comment il se sentait. „Maintenant mieux”, me répondit-il. „Maintenant mieux”. Un vif espoir surgit dans mon cœur. Le fracas assourdissant, intolérable, des sifflets et des sirènes ne cessait pas, mais mon cœur battait maintenant de l'espoir que „maintenant c'était mieux”.

Nous arrivâmes à l'hôpital. La voiture s'arrêta. Une foule nous entourait. Il peut y avoir des ennemis parmi eux, pensai-je, comme toujours dans ces cas-là. Ou sont les amis ? Il faut qu'ils entourent le brancard...

Le voilà sur le lit. Silencieusement, les médecins examinèrent la blessure. Sur un ordre, l'infirmière commença à lui couper les cheveux. J'étais debout au chevet. Avec un léger sourire, il me dit : „Voilà qu'on a trouvé le coiffeur”. Il essayait encore de soulager ma peine. Le jour même nous avions dit qu'il fallait faire venir le coiffeur pour qu'il lui coupe les cheveux, mais cela ne s'était pas fait. Maintenant, il s'en souvenait.

Lev Davidovitch invita Joe qui se trouvait là aussi, près de moi, à noter dans son carnet son adieu à la vie, comme je le sus plus tard. Je demandai à Joe ce que L. D. lui avait dit, il me répondit : „Il m'a prié de noter quelque chose sur des statistiques françaises.” Je me demandai ce que venait faire ces statistiques françaises à ce moment-là. Comme c'était étrange... Mais peut-être se sentait-il mieux.

Je restai debout au chevet, soutenant la glace sur la blessure et prêtant l'oreille. On se mit à le dévêtir et, pour ne pas l'incommoder, on coupa avec des ciseaux sa blouse de travail ; l'infirmière et le docteur échangeaient un regard de sympathie pour la blouse ouvrière et ensuite coupèrent le gilet, puis la chemise. Ils lui enlevèrent la montre du poignet. Puis ils se mirent à retirer les autres vêtements, sans les couper. L. D. me dit alors : „Je ne veux pas qu'eux me déshabillent, je veux que tu le fasses”. Il dit cela très distinctement, mais très tristement et très gravement. Ce furent ces dernières paroles adressées à moi.

Ayant terminé, je me penchai et appuyai mes lèvres sur les siennes. Il me répondit. Encore. Et encore il me répondit. Et encore. Ce fut notre adieu. Mais nous ne le savions pas. Le malade perdit connaissance. L'opération ne le rappela pas à lui. Sans détourner les yeux, je restai toute la nuit à veiller sur lui et à attendre son réveil. Les yeux étaient fermés, mais la respiration, tantôt difficile, tantôt tranquille, permettait l'espoir. Le jour suivant se passa de même. Vers midi, selon les médecins, se produisit une amélioration. Mais à la nuit tombante la respiration du malade chargea soudain, elle s'accéléra de plus en plus, me donnant une inquiétude mortelle. Les médecins et les assistants entourèrent le lit du blessé, visiblement émus. Je demandai, perdant le contrôle de moi-même, ce que cela signifiait, mais seul l'un d'eux, plus prudent, me répondit que cela allait passer. Les autres se taisaient. Je compris le mensonge de la consolation et vis qu'il n'y avait plus d'espoir. Ils le soulèverent. La tête s'inclina sur l'épaule, les bras retomberent, comme après une crucifixion du Titien, dans sa „Descente de Croix”, la couronne d'épines du mourant remplacée par le bandage. Les traits du visage gardaient leur pureté et leur fierté. Il semblait qu'il allait se dresser et redevenir maître de lui-même. Mais la blessure au cerveau était trop profonde. Le réveil si passionnément attendu ne se produisit pas. On n'aurait plus entendu une seule de ses paroles. Tout était fini. Il n'est plus au monde.

La vengeance retombera sur les abjects assassins. Durant toute sa vie héroïque et magnifique Lev Davidovitch crut en l'avènement de l'humanité libérée. Sa foi ne s'était pas affaiblie dans les dernières années. Au contraire, elle avait mûri et s'était fortifiée. L'humanité eue libérée du joug, abolira toute espèce de violence. Il m'a appris, à moi aussi, à croire à cela.

Natalia Sedova Trotsky.

Les dernières paroles de Léon Trotsky, blessé à mort, furent :

JE SUIS SUR DE LA VICTOIRE DE

LA QUATRIEME INTERNATIONALE.

EN AVANT !